Francine Ruel

Bonheur, es-tu là ?

Tome 3

roman

10 SUR 10

Francine Ruel

Bonheur, es-tu là ?
Tome 3

Roman

Pour André G.,
l'inspirant créateur.
Pour André B.,
l'extraordinaire éditeur.
Merveilleux amis, humains magnifiques,
qu'on a failli perdre trop tôt
et sans qui je ne saurais vivre.

« Que pouvez-vous bien trouver
à faire à la campagne ?
— Tout, excepté le temps de le faire. »
Rudyard Kipling

« À la maison, le plus dur, c'était la fin du mois.
Surtout les trente derniers jours. »
Coluche

« Un jardinier qui sabote une pelouse
est un assassin en herbe. »
Raymond Devos

« Avec les maisons en préfabriqué,
pendant le crédit tu répares ce qui s'écroule,
et au bout de quinze ans les ruines sont à toi. »
Coluche

« Dans notre ménage, il n'y a pas
de travaux réservés aux hommes
et de travaux réservés aux femmes.
Nous nous sommes partagé
exactement les tâches de la maison.
Ma femme fait tout ce qui est emmerdant,
et moi je fais le reste. »
Georges Wolinski

Prologue

— *Pronto ?*

— Je… je… ne… pas partir, ai-je balbutié à travers mes larmes.

— Olivia ? C'est toi ?

— …

— Comment ça, tu ne peux pas partir ?

— Massimo… je ne veux pas…

Et mes sanglots redoublèrent.

— Olivia ? Arrête de pleurer, je ne comprends rien.

— …

Tandis que je refoulais mes larmes du mieux que je le pouvais, les mots, eux, n'arrivaient pas à se frayer un chemin jusqu'à ma bouche. Au bout du fil, j'entendis un long soupir de découragement. Puis l'instant d'après le ton changea.

— Idiote ! hurla mon ami Massimo. Tu as oublié ton passeport ? Non ! Tu as raté l'avion ?

J'attrapai un mouchoir dans ma poche et me mouchai bruyamment dans le combiné.

— Tu es où, là ?

Je tentai d'être un peu plus cohérente ; je lui devais bien ça. Je venais de passer quelques semaines avec mon grand ami de toujours, mon presque frère. Il venait d'hériter d'une petite maison à Pitigliano, dans le sud de la Toscane, et je l'avais accompagné durant son installation. Et là, j'étais sur mon départ, même si je n'en avais aucune envie.

— Ma valise est enregistrée et l'avion ne part que dans une demi-heure. Ne t'inquiète pas.

— T'es drôle, toi ! T'arrêtes pas d'inonder mon téléphone et il faudrait que je trouve ça normal.

— Massimo, je m'excuse, mais je ne comprends pas ce qui m'arrive.

Et je me remis à jouer les Madeleine éplorées.

— Je suis en peine d'amour…

— Je t'avais prévenue que si tu tombais amoureuse de Bernardo…

— Non. Ce n'est pas ça. C'est que…

Il me coupa aussitôt la parole, inquiet.

— Bernardo t'a bien amenée à l'aéroport ? Il ne t'a pas donné ton quatre pour cent en même temps que ton bagage ?

Je tentai de faire une blague, qui tomba aussitôt à plat.

— En fait non, il a juste ralenti pour me permettre de sauter de la voiture sur le trottoir avec ma grosse valise, qui m'est retombée sur la tête. Ben non… Tout s'est bien passé. Il n'est pas resté longtemps, il avait un rendez-vous.

Mes sanglots reprirent du service. J'avais beau essuyer mes larmes à mesure, elles continuaient de couler.

— Je ne sais pas comment te dire ça…

— Avec des mots ; clairs, de préférence, Olivia. Comme ça, je vais arrêter de me faire du sang d'encre et comprendre ce qui t'arrive.

— …

— Olivia ? Tu es là ?

Je sentis une légère impatience de la part de Massimo ; je me ressaisis un peu.

— Je pense que ça n'a rien à voir avec Bernardo. Je ne sais même pas si je vais poursuivre mon aventure avec ton charmant voisin une fois que je serai rentrée. C'est pas ça… C'est… Je suis en peine d'amour avec…

Et dans un sanglot étouffé, je laissai échapper que ça faisait trop mal de quitter l'Italie.

Massimo éclata d'un grand rire.

— Ah, c'est ça ! Ça n'est que ça ! *Chiaro*. Je t'avais prévenue, *bella*.

— Massimo…

— *Lo so, lo so. Italia è troppo bella per non spetta agli italiani.*

Il commença à me faire la traduction de cette maxime si souvent évoquée entre nous, selon laquelle l'Italie est trop belle pour n'appartenir qu'aux Italiens.

— Euh… Massimo… Massimo, dis-je en l'interrompant à mon tour, je te rappelle.

Je raccrochai aussitôt le combiné. Ce qui surgit devant moi me scia sur place. Un jeune homme, assez grand et corpulent, au visage rond comme une pleine lune, ayant conservé les traits d'un petit garçon, s'avançait très, très près de moi. Il me souriait de ses petits yeux en amande. Je ne comprenais pas ce qu'il me voulait. Puis il se jeta sur moi avec fougue, me prit dans ses bras sans attendre mon accord et se mit à m'embrasser les joues de ses lèvres charnues, la langue sortie de la bouche.

— *Non piangi, non piangi, signora.*

Et tout en me disant de ne pas pleurer, il entreprit de me bercer, la tête couchée sur ma poitrine. Il murmurait des petits « ah, ah » tout doux et chantants, comme pour calmer un bébé en pleurs, sans cesser de me donner des becs mouillés. Je ne savais pas quoi faire ni quoi dire. Je restai sur place, enserrée par les bras puissants du garçon, et me laissai consoler. J'avais droit à une rencontre du troisième type. Jusqu'à ce qu'un homme vienne chercher le garçon par le bras et me dégage de son emprise en s'excusant.

— *Scusi, signora. Scusi. Vieni Teo, vieni ! Teo !*

Il ajouta que le garçon n'avait pas agi ainsi pour mal faire. Enfin, c'est ce que je compris. Mon italien était encore rudimentaire. Je le rassurai en lui faisant signe qu'il n'y avait pas de problème. L'homme ramena mon consolateur vers des garçons et des filles qui formaient un groupe compact et qui me souriaient de leurs yeux bridés. Ils m'envoyèrent tous la main, ravis de ce que leur copain venait de faire pour moi. Ils s'éloignèrent et j'entendis encore le petit Teo : « *Non piangi, non piangi, signora.* »

Je me tournai à nouveau vers le téléphone. Heureusement, il me restait encore quelques minutes sur ma carte d'appel et je composai rapidement le numéro de Massimo à Pitigliano, car on venait de signaler l'embarquement de mon vol.

— *Pronto ?*

— Massimo ?

— …

— Je sais, je ne suis pas reposante…

— Non ! Ça, on ne peut pas dire que c'est ta qualité principale !

— Massimo, tu ne croiras jamais ce qui vient de m'arriver…

— Quoi encore ? me demanda-t-il avec une voix pleine de sous-entendus.

Avant même que je puisse lui raconter quoi que ce soit, il déclara que j'étais la seule fille au monde à qui il arrivait toujours quelque chose d'invraisemblable.

— *Principessa !* C'est quoi, cette fois-ci, le nouvel épisode dans la vie tumultueuse d'Olivia Lamoureux ? lança-t-il en rigolant.

— Il s'appelle Teo.

— C'est qui, celui-là ?

1

Des collines ondoyantes dessinent une mosaïque d'ocre, de lavande et de vert aux différentes nuances. Une impeccable allée longée de cyprès invite mes pieds à l'emprunter, et tout au bout de cette route sinueuse se trouve une villa magnifique grignotée par les intempéries et les années. Des bruits de pas sur un tapis de cailloux, une main qui prend la mienne et…

— Madame… madame, votre plateau.

— Hein ?

— On sert le repas maintenant.

Je soulevai mon masque bleu sur mon front, ouvris à peine un œil, reconnus l'agente de bord et lui fis signe en hochant la tête que je ne prendrais rien. Je m'enroulai dans ma couverture, secouai mon petit oreiller et me recroquevillai aussitôt sur mon siège étroit, la tête sur le coussin en appui contre le hublot, le masque bien ajusté sur les yeux, à nouveau bercée par le ronronnement de l'avion.

Je retournai rapidement là où j'étais. Là où se trouvait le bonheur. Je ne voulais perdre ni le fil de cette histoire ni les images.

Je serre la main qui vient de saisir la mienne et commence à avancer d'un pas allègre vers le majestueux portail de fer forgé joliment ouvragé qui mène au jardin. La fête bat son plein. Des gens joyeux, en majorité des Italiens, se tiennent par la main et exécutent une espèce de farandole autour d'un mât fleuri.

— La tarantella, *me murmure à l'oreille Bernardo. Tu veux essayer ?*

— Es-tu fou ? Je ne connais pas les pas.

— Justement ! Y en a pas, de pas. Viens !

Il me tire alors par la main et je me retrouve à danser en cercle avec les gens de la noce en essayant de ne marcher sur les pieds de personne.

***

Il fait nuit maintenant. La longue table est encore pleine de frutta e dolci. *Des plats débordants de fruits de toutes sortes et des gâteaux, des* panna cotta, *des tartes et autres gâteries qui causent un coma diabétique juste à les regarder. Je m'empiffre. Et je bois. Bernardo n'arrête pas de remplir mon verre, qui déborde d'un liquide doré brillant dans les coupes de cristal.*

Les gens ont l'air si heureux en participant à ce mariage que je le suis aussi. L'homme qui m'accompagne me sourit constamment et me chuchote à l'oreille que je suis belle.

***

Le décor change à nouveau ; un peu comme si la main de Morphée venait de tirer un grand rideau de scène pour me permettre de continuer mon rêve, mais dans un tout autre cadre, et cette fois-ci, je me retrouve dans la grange adjacente

à la maison de Bernardo. J'ai l'impression qu'on se cache de quelque chose. On s'efforce de ne pas faire trop de bruit tout en enlevant nos vêtements. Mais on rigole comme des adolescents qui ont peur de se faire prendre les culottes baissées. Scène de courte durée aussitôt remplacée par une autre. Je tente de retenir la précédente pour poursuivre ce rêve follement érotique. Peine perdue. Un autre paysage m'appelle.

* * *

Le ballon rouge poursuit sa dégringolade et fond à vue d'œil. Son périple va s'achever dans l'instant. Il est sur le point de sombrer derrière la colline. La boule continue de répandre sa lave écarlate sur les ballots de foin récemment coupé dans les champs. Et pour l'accompagner dans cette magnifique agonie, j'assiste la défunte jusqu'à son dernier souffle, même si cette mort lente revient chaque soir. Je ne me lasse pas de cette prestation, et j'ai la chance de me trouver aux premières loges sur la terrasse de la petite maison que vient d'acquérir, non sans peine, mon ami Massimo. De grands frissons parcourent mes bras et je n'ai pas froid.

— Profite, bella, *parce que ça ne durera pas toujours.*

Je me concentre sur le spectacle qui lui aussi tire à sa fin.

Il ne reste que quelques minutes. Je retiens mon souffle.

La présence de Massimo devant moi me cache les dernières gouttes du coucher de soleil. Je proteste.

— Ah, Massimo ! Tu me caches la vue !

— Heille ! Je le sais que j'ai pus de tâââille ! Mais ce n'est pas une raison pour m'insulter.

Massimo fait ici référence à son tour de taille, qui a légèrement épaissi, ce qui le déprime au plus haut point. Mais comment faire autrement en Italie ? Puis il enchaîne en me signifiant que, de la vue, il y en a tout autour.

— Madame s'octroie des pans de paysages maintenant. Envoye ! Finis ton verre, ivrognesse. Il faut y aller.

— Faudrait que j'aille me chan…

D'un ton péremptoire, Massimo s'objecte.

— Non ! Tu n'as pas besoin d'aller te retoucher. Même si tu remets un peu de poudre, en voyant Bernardo, tu vas rougir comme un coquelicot. S'il te regarde intensément comme il a coutume de le faire, tu vas avoir une petite chaleur et te mettre à friser instantanément, et s'il t'effleure l'épaule, dans le temps de le dire, ta robe va ressembler à un lit défait. Alors, oublie le coup de peigne et le coup de fer. Cul sec, on s'en va.

J'éclate de rire. Des éclats de rire m'accompagnent et me font sursauter.

J'enlevai d'un coup le loup qui protégeait mes yeux de la lumière puis réalisai que j'étais dans l'avion qui me ramenait chez moi, à mon corps défendant, et que les voyageurs qui m'entouraient visionnaient un film qui les amusait beaucoup. Je fermai les yeux et replongeai illico dans un sommeil profond.

Je marche avec Massimo entre les oliviers, bras dessus, bras dessous, tout en admirant le ciel bouleversé par les couleurs changeantes. L'odeur de la terre réchauffée par une autre journée ensoleillée nous chatouille les narines de parfums délectables. Bernardo, son frère Ernesto et sa femme Nicoletta ainsi que le papi nous attendent sous la tonnelle pour le repas du soir.

Lorsqu'on pénètre dans la cour au sol recouvert de petits cailloux rosés, on découvre la table déjà mise sous la vigne grimpante. Un autre saut dans le temps et je me retrouve assise à table en face de Nicoletta, la belle-sœur. Elle me regarde si méchamment que je sais qu'elle ne m'apprécie pas beaucoup. C'est qu'elle a le regard perçant, l'Italienne, et la dent féroce ; l'œil assassin et la langue impitoyable quand quelque chose ne fait pas son affaire. Elle fait exprès de s'adresser à moi dans son patois, un mélange d'italien et d'argot napolitain, pour être bien certaine que je ne comprenne rien. Et la drôlesse ne

cache même pas la joie que ça lui procure de me voir plisser les yeux et tendre l'oreille afin de saisir ses propos. Le papi non plus, je ne le comprends pas. Lui, c'est parce que, en plus de son dialecte qu'il débite du bout des lèvres, il n'a plus de dents. Je me penche vers Bernardo et pose des questions au sujet de l'attitude de Nicoletta et surtout sur ses allégations à mon égard, qui ne semblent pas enrobées de miel. Bernardo, avec ses manières élégantes, me chuchote de ne pas en tenir compte, que Nicoletta dit souvent n'importe quoi, mais Massimo, fidèle à son habitude, ne fait pas dans la dentelle :

— Regarde, Olivia, tu-ne-veux-pas-le-savoir ! Elle t'haït, c'est toutte !

***

Et, pour je ne sais quelle raison, je me retrouve allongée sur le divan du salon chez Massimo. Autre lieu, autre rêve. La mezzanine qu'il veut aménager comme chambre d'amis n'est pas encore prête.

Massimo me tend une enveloppe.

— Tiens ! C'est Bernardo qui est venu apporter ça.

— Pourquoi tu ne m'as pas réveillée ?

— Impossible. Tu ronflais comme un moteur d'avion.

— Quoi ? Il m'a entendue ronfler ?

Massimo se contente de secouer la tête vers l'avant, à plusieurs reprises, sérieux comme un pape italien, pour me signifier que l'irréparable vient de se produire.

Puis il sourit.

— Ben non, niaiseuse ! Tu dormais comme un ange, les petits poings réunis sous le menton, la jaquette retroussée sur les cuisses, les cheveux de travers et l'écume sur le bord de la bouche.

— Niaiseux, toi-même, lui dis-je en riant à mon tour.

Le contenu de l'enveloppe a de quoi me réjouir. Bernardo avait promis d'essayer de retarder, au moins de quelques jours, mon retour. Et il semblerait qu'il a réussi. L'Italie et

Bernardo me tendent les bras pour une courte prolongation. Des ébauches de villages anciens et lumineux, de jardins à l'odeur persistante de glycine, des clichés de rues étroites aux allures moyenâgeuses, de deux corps qui roulent dans un lit de foin et de bouteilles remplies d'un liquide doré et odorant, succulente huile d'olive traversée par des rayons de soleil aveuglants qui se déversent sans s'arrêter.

Toutes ces images se succèdent à grande vitesse. Je n'arrive à en retenir aucune.

La sémillante Olivia Lamoureux baigne en pleine félicité sous le chaud soleil de l'Italie. Le voisin de son grand ami Massimo, Bernardo Simonelli, n'est pas étranger à cet état. Mais toute bonne chose ayant une fin, elle doit rentrer.

Le retour est difficile : la maison jaune fait encore des siennes. Et si ce n'était que ça ! Olivia a certes rapporté du bonheur de la Toscane, mais aussi des kilos en trop. De plus, les factures s'accumulent. Et ses amis font face à de sérieux problèmes.

Entre les égouts à remettre en état, les ennuis de tout un chacun et les hésitations de Bernardo, Olivia ne s'y retrouve plus. « Bonheur, es-tu là ? »

Comédienne, animatrice, auteure et enseignante, Francine Ruel a écrit pour la télévision, le théâtre, la chanson et le cinéma et a publié quinze ouvrages, dont la trilogie du bonheur – Et si c'était ça, le bonheur ?, Maudit que le bonheur coûte cher ! *et* Bonheur, es-tu là ? –, *qui s'est vendue à plus de 160 000 exemplaires.*

ISBN 978-2-89722-054-9

Groupe Livre Québecor Média